
Rita Hermon-Belot

Pierre Bouretz, Arendt. *Les Origines du totalitarisme, Eichmann à Jérusalem*

Paris, Gallimard, 2002, 1616 p. (bibliogr., index, illustr.) (coll. « Quarto »).

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Rita Hermon-Belot, « Pierre Bouretz, Arendt. *Les Origines du totalitarisme, Eichmann à Jérusalem* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 122 | avril - juin 2003, document 122.13, mis en ligne le 10 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/1205>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
<http://assr.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/1205>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

effectivement acceptée ou combattue dans l'ensemble de l'Europe, en des affrontements dont la présentation qu'en donne ce livre répond par son amplitude à l'ambition proclamée dans le sous-titre : « Les religions en Europe à l'aube du XIX^e siècle ».

L'objet est immense et, pour s'inscrire dans les limites d'un ouvrage dont les dimensions restent modestes, l'exposé se doit d'être parfois rapide, mais toujours soucieux de faire sa place, ainsi que l'annonçait l'A., à la « synthèse des travaux les plus récents sur l'histoire religieuse de la période en tenant compte du renouveau des études ». Souci particulièrement sensible dans tous les chapitres consacrés à la réorganisation des Églises et à la reprise de la vie religieuse, et que l'on retrouve également dans le précieux instrument de travail qu'offre le *Dictionnaire des évêques et vicaires généraux du Premier Empire* du même auteur. Les notices présentant, avec sources et bibliographie, les 92 évêques et 250 vicaires généraux de la France napoléonienne, témoignent à l'envie de la complexité des parcours personnels, mais aussi de la réussite du projet napoléonien de faire de la hiérarchie catholique française un des instruments privilégiés du ralliement au régime. Une publication qui, en trouvant sa place dans la « Bibliothèque Napoléon » publiée par « Nouveau monde éditions et la fondation Napoléon », constitue encore une autre pierre dans cette réévaluation de l'importance du religieux dans les études napoléoniennes, haut lieu de l'histoire politique française.

Rita Hermon-Belot.

122.13

BOURETZ (Pierre).

Arendt. Les Origines du totalitarisme, Eichmann à Jérusalem. Paris, Gallimard, 2002, 1616 p. (bibliogr., index, illustr.) (coll. « Quarto »).

Nul doute que la connaissance de l'œuvre d'Hannah Arendt en français, mais pas seulement en français, se trouve radicalement transformée par la publication de ce volume. Dans une préface à l'ensemble de l'ouvrage qui constitue à elle seule un véritable essai, P.B. définit la préoccupation qui en a guidé la composition : éclairer la manière dont l'auteur « cherche à garantir la spéculation sur le monde par la responsabilité envers les affaires humaines ». Il y a répondu en réunissant deux ouvrages, les *Origines du totalitarisme*, publié pour la première fois en 1951, et *Eichmann à Jérusalem*, de 1963, qu'il accompagne de textes postérieurs par lesquels Arendt n'a cessé de revenir sur ces questions, ainsi que de correspondances et

échanges critiques, témoins de l'importance des débats que ces écrits ont ouverts. Outre les savantes et subtiles introductions à chacun des livres, ces 1 616 pages sont faites d'inédits et de traductions révisées qui renouvellent parfois très sensiblement la lecture de textes déjà connus. Une notice présentant la vie et l'œuvre d'Arendt offre un choix de citations, de photographies et de documents à la fois éclairant, émouvant, et d'une réelle élégance formelle, tandis que les bibliographies et les deux index, onomastique et thématique, renvoyant à l'ensemble du corpus présenté ici, autorisent la lecture la plus pérégrine d'un ouvrage aussi imposant.

P.B. décrit l'œuvre d'Arendt comme animée par un principe d'alternance, la succession des écrits qui la renvoient à la philosophie et ceux qui l'engagent plus profondément dans la compréhension du siècle dessinant une sorte de cycle, sans que spéculation et responsabilité puissent être jamais dissociées. Les deux livres choisis ici appartiennent bien à un même moment du cycle. Tous deux ont « en commun de vouloir percer l'énigme de la tragédie politique du XX^e siècle », et Arendt les construit « en brisant ce qu'elle estime être des tabous », c'est-à-dire en penseur essentiellement polémique. Mais, d'un livre à l'autre, ce volume veut aussi retracer un parcours singulier, celui qui mène de la caractérisation du « mal radical » à laquelle aboutissaient les « Origines », à la « banalité du mal » invoquée par *Eichmann à Jérusalem*, puisque tel est le sous-titre du livre : « rapport sur la banalité du mal ».

Cette édition des « Origines » en rassemble pour la première fois en français les trois parties : « l'Antisémitisme », « l'Impérialisme » et « le Totalitarisme ». À l'instar de l'édition américaine actuelle, elle y joint les différentes préfaces successives, dont une inédite en français, en y ajoutant encore des textes de 1951 et 1958 qu'Arendt avait l'un après l'autre insérés à la fin du livre, puis retirés. À la fois « pionnière et souveraine », cette œuvre est restée une référence centrale de tout débat sur le totalitarisme. Une telle suprématie est due sans doute à la force d'un concept qui ouvrait d'emblée la question des rapports entre nazisme et stalinisme, à son intransigeance à affirmer le caractère radicalement inédit et irréductible à toute espèce d'analogie du totalitarisme, et à une approche résolument dynamique, seule à même d'appréhender la logique absurde d'un projet dont le fond tenait à « créer un état d'instabilité permanente » hors de toute considération d'utilité ou même d'intérêt.

D'une certaine façon, la réunion des trois parties du livre fait ressortir le confort intellec-

tuel qu'il pouvait y avoir à les considérer séparément. Car, si elles existent chacune comme autant de livres magistraux, Arendt ne semble guère avoir cherché à en assurer la coordination ou du moins à faciliter le passage « de recherches généalogiques sur l'antisémitisme et l'impérialisme » à « la formalisation d'un concept et à la description des phénomènes auxquels il s'attache ». Difficultés soulignées par de nombreuses critiques, notamment celle de Raymond Aron, et auxquelles Arendt n'a pas non plus remédié par un texte introductif ou une conclusion d'ensemble.

P.B. renouvelle d'autant plus heureusement la lecture des « Origines » qu'il considère ces difficultés de front, à commencer par les ambiguïtés d'un titre dont l'A. a elle-même reconnu à quel point il pouvait orienter le lecteur sur une fausse piste. Dans « Compréhension et politique », un texte de 1953, dont il est très frappant de constater comment P.B. et la traductrice, Hélène Frappat, y reviennent tous deux, Arendt s'est attachée à vigoureusement démarquer ce qu'elle appelle la « compréhension » de l'analyse causale. Très proche en cela des *Thèses sur le concept d'histoire* de Walter Benjamin dont elle fut la dépositaire, elle adresse au récit historique classique le reproche de toujours finir en « justification suprême de ce qui s'est passé ». Sans doute est-ce dans cette perspective qu'il faut lire les « Origines ». Bien loin de prétendre reconstituer quelque illusoire causalité, leur véritable intention serait de reconnaître « des éléments qui ont cristallisé sous forme de totalitarisme ». La métaphore revient souvent sous la plume d'Arendt, c'est « sous l'unique aspect de leur aptitude à cristalliser des idéologies décisives du XIX^e siècle » qu'elle veut considérer l'histoire politique et sociale des juifs depuis le milieu du XVIII^e siècle. Et sans doute faut-il la prendre pour viatique dans ce voyage qu'évoque P.B. : le voyage qui « débute dans la zone d'ombre des Lumières, traverse le sombre XIX^e siècle et conduit au cœur des ténèbres du suivant ». Parcours intellectuel par lequel Arendt, au terme d'un travail de vingt années, répondait aux trois questions qu'elle ne s'est résolue à formuler que dans une préface à l'édition de 1971 : « Que s'est-il passé ? Pourquoi cela s'est-il passé ? Comment cela a-t-il été possible ? ».

Dans sa décision de se rendre en Israël pour assister au procès dont elle a tiré le livre *Eichmann à Jérusalem*, y a-t-il une volonté de voir en chair et en os un des acteurs de sa trilogie, d'en vérifier certaines hypothèses ? Le passionnant dossier de la réception du livre constitué par P.B. restitue la dimension polémique de l'affirmation d'une « banalité du

mal » à propos de ce mal-là. Car, si Arendt a tiré des débats du procès la leçon que certains ne se sont jamais inclinés, le véritable scandale créé par le livre est surtout venu de la dédramatisation d'un Eichmann « ni Iago ni Macbeth », mais réduit à un confondant « manque d'imagination », et davantage encore de son insistance sur une possible « coopération » des responsables des communautés juives d'Allemagne et d'Europe centrale au processus de destruction. À de telles assertions, des réponses ont été apportées et on les trouve ici, sous la plume de remarquables interlocuteurs d'Arendt dont plusieurs n'avaient jamais été traduits en français. Ces réponses sont à la fois historiques, quant au fond, et psychologiques, quant à la démarche, et particulièrement troublante est celle du dangereux emportement d'un « brio » exceptionnel.

Mais ce qui s'avère le plus impressionnant au bout de près de quarante ans, c'est la position de la philosophe, la méfiance exprimée dès les toutes premières pages envers les arrière-pensées que peut recouvrir l'organisation d'un tel procès, et surtout la fortune d'une telle position. Car P.B. montre de façon extrêmement convaincante comment, quelles que soient les critiques que l'on a pu faire à son livre, « à long terme elle a sans doute gagné la partie sur le plan idéologique ». Parce qu'elle a façonné ici « une posture qui deviendrait un modèle critique ». Un modèle qui, en France comme aux États-Unis et en Israël, pour l'entreprise notamment des « nouveaux historiens », a certainement ouvert la voie à ceux qui ont voulu s'affranchir des stéréotypes et des contraintes idéologiques. Un modèle que l'on se sent incité à considérer à la fois avec enthousiasme, avec admiration, et avec circonspection, à la lecture de ce volume qui réussit aussi un remarquable essai de l'histoire d'une œuvre.

Rita Hermon-Belot.

122.14

CAMPS (Amulf).

Studies in Asian Mission History, 1956-1998. Leyde (Pays-Bas), Brill, 2000, xii + 337 p. (coll. « Studies in Christian Mission », 25).

Missiologue éminent, entre autres professeur de missiologie à l'Université catholique de Nimègue de 1961 à 1990, le P. Camps, un Hollandais, est aussi grand fouilleur d'archives et révélateur de figures missionnaires mal connues, notamment celles appartenant à son ordre franciscain. On lui doit la co-réalisation d'une histoire des Frères mineurs (*i.e.* franciscains) en Chine (*cf. Arch. 106.11*). Ici il a regroupé vingt-quatre de ses études antérieures